ancêtres dans l'*atrium*. Quand un membre d'une illustre famille faisait construire un temple, il ne manquait pas d'y organiser semblable exposition à la gloire de sa *gens*. C'est ainsi que peu à peu les éloges, privés et publics, se développèrent et se répandirent à Rome, puis à travers l'Italie et les provinces.

Les plus connus sont ceux du Forum d'Auguste, qui, à eux seuls, remplissent la moitié du fascicule. Les plus connus, mais depuis peu. Car quasi tous ces précieux fragments sont dus aux fouilles commencées en 1925. Si les textes importants avaient déjà paru dans l'article des *Notizie* de R. Paribeni (1933, p. 431 et suiv.), A. Degrassi y ajoute vingt-cinq fragments. Il revise aussi les hypothèses de son devancier. Ainsi le nº 1, que R. Paribeni attribuait à Latinus Silvius, est restitué avec la plus grande vraisemblance à l'Ancêtre, au *Pater Aeneas* : *Aen*[*e*]*a*[*s, Veneris f*(*ilius*)], *Latin*[*orum rex*]. *Regnau*[*it annos III*].

Après quoi l'on revient à des textes pour la plupart publiés depuis longtemps. Mais il y a encore à glaner : nouveaux compléments pour l' « éloge » de Duilius, que l'auteur, reprenant la thèse de Wölfflin, date du IIe siècle avant J.-C. ; excellents commentaires des « éloges » d'Arezzo, de Pompéi, de Lavinium, si utiles aux éditeurs des *elogia* de Rome ; belles photographies (elles sont plus rares ici que dans les fascicules précédents) de la base *Cornelia Gracchorum* et de l'inscription de Tuditanus.

Publication qui fait honneur à son auteur et à l'entreprise, *Heldenschau* épigraphique, commentaire indispensable des derniers vers du VIe livre de l'*Énéide* et des *Ab urbe condita libri*.

Marcel DURRY.

Latin médiéval.

J. DE GHELLINCK, *Littérature latine au Moyen Age ;* I : *Depuis les origines jusqu'à la fin de la Renaissance carolingienne ;* II : *De la Renaissance carolingienne à saint Anselme* : Bibl. cathol. des sciences relig., Paris, Bloud et Gay, 1939, 191 et 192 pages, le vol., 15 francs.

L'auteur nous avait en quelque sorte annoncé, par un article paru en 1938 dans la Revue *Les Études classiques*, ce petit Manuel qui sera le bienvenu pour tous ceux qu'intéresse le développement post-classique du latin. J'ai souvent orienté les lecteurs de cette *Revue* vers le latin médiéval ; cf., en dernier lieu, t. XVII, 1939, p. 45 et suiv. ; ceux qu'intéresse tel ou tel problème particulier trouveront dans cet ouvrage un point de départ et un guide. Car non seulement les faits y sont exposés et les œuvres présentées dans un tableau d'ensemble clair et complet, mais même les questions de méthode y sont examinées, et les grands

problèmes au moins sommairement signalés. De chaque période, l'auteur donne un aperçu synthétique, qui jette une vive lumière dans un domaine considéré encore par beaucoup comme une « terra incognita ». Des bibliographies récapitulatives, nécessairement sommaires et réduites souvent à des énumérations de noms d'auteurs, ce qui est de peu d'utilité pour le travailleur, donnent au moins une idée de ce que représentent d'efforts et aussi de résultats acquis les études du latin médiéval.

Un troisième et dernier volume est annoncé, qui sera consacré à « l'épanouissement et l'évolution de la littérature latine jusqu'à l'humanisme de la fin du Moyen Age ».

Après l'ouvrage considérable, mais un peu vieilli, d'Ebert, après la monumentale histoire de Manitius, après l'abrégé historico-biographique de Wright et Sinclair, ce petit Manuel se recommande comme une initiation et une orientation que les latinistes classiques ne doivent pas ignorer.

J. Marouzeau.

Lowell B. Ellis, A. J. Mathews, William T. Starr, *Three Studies in philology.* (The relative construction *qui locus* in the *Peregrinatio ad loca sancta;* The case against case endings in prepositional phrases in the *Vita Eufrosine : Hay* in the *Poema de Mio Cid.*) : University of Oregon, 1939, 19 pages (Studies in Literature and Philology, nº 1).

L'inauguration d'une nouvelle série d'études philologiques et littéraires dans cette Collection ne doit pas être passée sous silence, d'autant que la deuxième étude, celle de M. Mathews sur la *Vita Eufrosine*, est faite avec une excellente méthode.

M. Ellis a étudié les emplois de la construction relative *qui locus* dans la *Peregrinatio*, et il a constaté que cette locution est employée six fois dans des contextes qui montrent que « l'antécédent de *locus* est un endroit qui n'est pas nommé, ou une partie déterminée d'un emplacement général » (p. 5). Son premier exemple est le suivant :

Haec est autem uallis, in qua factus est uitulus, qui locus *usque in hodie ostenditur; nam lapis grandis ibi fixus stat in ipso loco.*

Son interprétation de cet exemple laisse beaucoup à désirer, du fait que Sylvia a simplement voulu rendre plus claire son idée, et que l'emploi de *qui* tout court aurait pu faire penser à *uitulus*. Sur les six exemples cités, M. Ellis lui-même admet que quatre ont des antécédents. Je me demande s'il convient d'accorder une telle importance à une construction qui est si rare, et qu'on peut expliquer par le caractère populaire du style de Sylvia. On n'a certainement pas le droit d'alléguer, comme il est fait p. 6, même si tous les six exemples étaient indiscutables, « qu'il est

assez possible que... dans la seconde moitié de son œuvre Sylvia devient plus conservatrice et plus consciente des constructions classiques ». Une étude plus sérieuse de n'importe quel autre phénomène d'ordre populaire aurait montré que le style de la *Peregrinatio* est égal et présente des traits populaires uniformément. Si l'on prend comme exemple l'emploi analytique de *de* pour le génitif partitif de l'époque classique, on trouve que la substitution analytique a lieu partout dans l'œuvre en question : 26, 17 ; 31, 38 ; 34, 37 ; 37, 3 ; 42, 26 ; 42, 32, etc.

L'étude de M. Mathews sur les flexions dans la *Vita Eufrosine* est excellente. L'auteur fait une distinction nette entre forme et fonction. Il cite 237 locutions, dont 142 (beaucoup plus que la moitié) montrent un usage contraire à celui de l'époque classique. Il constate (p. 8) que « les locutions qui ont la forme accusative et la fonction ablative, ou *vice versa*, indiquent excellemment que le sentiment d'une valeur casuelle n'existait plus ». Il me semble pourtant que, dans des cas tel que : 32, 2 *pro meo sponsum* (p. 10), l'on pourrait voir une sorte de « umgekehrte Schreibung ». Une bonne liste d'exemples se trouve dans l'appendice (p. 12-14).

L'étude de M. Starr intéresse moins les latinistes. Il s'agit de l'emploi de *hay* (du latin *habet* + *ibi*) dans le poème du *Cid*. L'auteur a constaté que l'espagnol du XII^e^ siècle, contrairement à l'usage moderne tendait à laisser tomber l'*y* au présent de l'indicatif et à le garder dans les autres temps. Le verbe *hay* fonctionne à peu près comme son équivalent français *il y a*.

Louis FURMAN SAS.

Iohannis Scotti Annotationes in Marcianum, edited by Cora E. LUTZ : Cambridge (Mass.), 1939, in-8°, XXX-244 pages. (The Mediaeval Academy of America. Publication n° 34), $ 3.50.

Un manuscrit de Corbie, écrit vers la fin du IX^e^ siècle par un scribe d'origine irlandaise et actuellement conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n° 12960 du fonds latin, nous a transmis, sous le titre d'*Annotationes in Marcianum*, des gloses sur le *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella. Soupçonnée dès 1849 par le cardinal Pitra, l'existence d'un commentaire de Martianus Capella par Jean Scot était démontrée en 1862 par B. Hauréau, qui restituait à leur auteur les *Annotationes* anonymes. Des extraits, publiés depuis lors dans diverses revues, avaient soulevé un intérêt que la publication complète du texte par Miss Cora E. Lutz ne décevra point. Si beaucoup de gloses, purement grammaticales ou étymologiques, puisées à des sources qui nous sont connues (Priscien, Macrobe, Isidore de Séville, etc.), n'offrent plus

qu'un intérêt secondaire, les développements consacrés par Jean Scot à des questions philosophiques (raison), théologiques (libre arbitre) ou scientifiques (héliocentrisme, existence des antipodes) apportent un appréciable complément à ce que l'on savait de Jean Scot. Les *Annotationes* fournissent une nouvelle preuve de l'étendue des connaissances de Jean Scot en langue grecque et de son goût des néologismes. Elles témoignent d'un esprit critique rare à cette époque dans le choix des variantes ou la correction d'un passage corrompu. Le texte, pourvu des références indispensables, est présenté avec le soin et l'élégance qui caractérisent les publications de l'Académie médiévale américaine. En appendice, l'éditeur souligne l'inanité des indications chronologiques que l'on avait cru trouver dans le commentaire, groupe autour d'une allusion au Πέπλος de Théophraste les témoignages relatifs à ce traité aujourd'hui perdu et, par une étude comparée des textes, établit que, si le commentaire de Dunchad dérive des mêmes sources que les *Annotationes*, Jean Scot ne l'a ni connu ni utilisé. Un Index sommaire complète le volume.

A. VERNET.

Bedae Venerabilis Expositio Actuum Apostolorum et Retractatio, edited by M. L. W. LAISTNER : Cambridge (Mass.), 1939, in-8°, XLVI-176 pages (The Mediaeval Academy of America. Publication n° 35), $ 3.50.

La célébration, en 1935, du XII^e^ centenaire de la mort de Bède le Vénérable a provoqué l'éclosion de toute une série de travaux consacrés à l'examen de l'œuvre accomplie par Bède, théologien plus encore qu'historien aux yeux de ses contemporains. La contribution de M. Laistner, déjà fertile en articles originaux, s'enrichit aujourd'hui de la première édition critique des commentaires de Bède sur les *Actes des Apôtres*. Dans l'œuvre théologique de Bède, négligée par les éditeurs depuis Giles (1843-1844), malgré l'abondance de la tradition manuscrite, l'*Expositio Actuum Apostolorum*, rédigée peu après 709, et la *Retractatio in Actus Apostolorum*, publiée entre 725 et 731, offrent un intérêt exceptionnel. Les commentaires des *Actes* sont rares et ceux que fait paraître M. Laistner, remaniés et complétés à deux reprises, permettent de suivre l'évolution de la pensée de Bède depuis la réunion des premières notes et leur mise en œuvre jusqu'aux retouches finales, à la manière de saint Augustin. L'originalité de ces traités réside moins dans le sens donné au texte, et qui s'inspire de sources variées dont les *indices* montrent le nombre, que dans l'emploi critique du texte grec et de versions latines autres que la *Vulgate*. L'éditeur tient pour assurée

l'utilisation par Bède du texte grec et de la traduction latine du manuscrit Laud. Gr. 35 de la bibliothèque Bodléienne. M. Laistner décrit en deux groupes, sans vouloir dresser un *stemma* d'une précision illusoire, 67 manuscrits de l'*Expositio*, 23 de la *Retractatio*, 25 manuscrits, sur lesquels manquent les détails nécessaires à leur classement, et 5 manuscrits, où le texte des deux ouvrages a été fondu en une rédaction unique. On trouve dans 65 manuscrits environ, à la suite de l'*Expositio* ou à l'état isolé[1], un glossaire des noms géographiques cités dans les *Actes*. Ces *Nomina regionum atque locorum de Actibus Apostolorum*, attribués parfois à saint Jérôme, sont l'œuvre de Bède, et leur publication, en appendice, termine cet utile corpus des traités de Bède sur les *Actes*.

A. VERNET.

Altercatio Hadriani Augusti et Epicteti philosophi, by Llyod William DALY and Walther SUCHIER : Urbana, The University of Illinois Press, 1939, in-8°, 168 pages (*Illinois Studies in Language and Literature*, XXIV, 1-2), $ 2.00.

I. *The Altercatio Hadriani Augusti et Epicteti philosophi and the question-and-answer dialogue*, by L. W. Daly. — Le genre littéraire désigné au Moyen Age sous le nom d'*Altercatio* est un dérivé abâtardi du dialogue antique. L'évolution est longue et l'auteur la retrace à grands traits en marquant les principales étapes : *horoi, definitiones, responsae* des auteurs classiques, *quaestiones, interrogationes et responsiones, altercationes* des Pères de l'Église, enfin les *joca monachorum* du haut Moyen Age et les modèles du genre : *vita et questiones Secundi philosophi, altercatio Hadriani Augusti et Epicteti philosophi* et *disputatio regalis et nobilissimi juvenis Pippini cum Albino scholastico*. Le dialogue s'est peu à peu réduit à une série de questions et de réponses accouplées sur les sujets les plus variés qui se succèdent sans lien logique ni intervention d'interlocuteurs véritables. M. Daly conte la fortune de ces textes remaniés sans cesse, traduits en toutes langues et qui, au XVIII^e siècle encore, trouveront place dans la *Bibliothèque bleue*.

II. *Die Altercatio Hadriani Augusti et Epicteti philosophi nebst einigen verwandten Texten* herausgegeben von W. Suchier. — Il appartenait à M. Suchier, qui consacra jadis un volume à la légende de « l'Enfant sage », de composer le corpus des œuvres étudiées par M. Daly. Aucune

1. Ajoutons à la liste donnée le ms. 276 de la Marsh's Library, de Dublin, fol. 103-107, XII^e siècle. Il provient de Rievaux, où il était coté *G* (*De quibusdam partibus mundi*) dans l'ancien catalogue publié par Montague Rh. James, *A descriptive catalogue of the mss. in (...) Jesus College*, Cambridge, 1895, p. 47.

n'est inédite, mais toutes sont rares et d'accès difficile. Chaque texte est précédé d'une étude approfondie des manuscrits[1] et suivi de notes suggestives. La liste que voici donnera une idée de la richesse de ce recueil : 1) *Altercatio Hadriani Augusti et Epicteti philosophi ;* 2) *Disputatio Adriani Augusti et Epicteti philosophi ;* 3) a) *De proprietate sermonum Augustini dicta ;* b) *Interrogationes de variis causis ;* c) *De variis et raris questionibus ;* 4) *Disputatio Pippini cum Albino ;* 5) *Vita et questiones Secundi philosophi.*

A. VERNET.

Aeneas Silvius Piccolomini, Chrysis, éd. par André BOUTEMY : Collection Latomus, vol. I, Bruxelles, 1939, in-12, 51 pages.

C'est une singulière figure que celle d'Enea Silvio Piccolomini, devenu pape en 1458, sous le nom de Pie II. Ce pontife, qui devait travailler si activement à la réformation de l'Église, avait, dans sa jeunesse, mené la vie libre des étudiants et des humanistes de son temps et avait écrit avec la même liberté. Il n'est que de lire, pour s'édifier sur ce point, le récit des amours d'Euriale et de Lucrèce, dans le roman *De duobus amantibus*. Mais autant le roman de Piccolomini connut, dès l'origine, un succès dont témoigne la multiplication des copies manuscrites et bientôt des éditions imprimées, autant l'oubli semble avoir rapidement recouvert de son ombre une autre œuvre latine du futur pontife, la *Chrysis*.

Cet ouvrage, comédie imitée de l'antique, fut écrit à Nuremberg, en 1444. C'est, avec le roman précédemment cité, tout ce qui reste de la production érotique de notre humaniste, qui semble avoir été considérable. S'étant converti, étant entré dans les ordres et étant parvenu rapidement aux plus hautes dignités ecclésiastiques, le nouveau pontife voulut effacer le souvenir des œuvres de la partie moins édifiante de sa vie. Ce fut un autodafé général. On ne sait par quel miracle la *Chrysis* échappa au pilon des enquêteurs pontificaux. Toujours est-il que le manuscrit 462 de la bibliothèque de Lobkowitz, à Prague, de très peu postérieur à la date de composition de l'œuvre, nous en a conservé une copie unique (fol. 191 r° à 204 r°). La pièce a été brièvement analysée par Creizenoch, en 1893 ; mais elle n'avait jamais été éditée. Nous devons à A. Boutemy de lire enfin ce texte, qui occupe une place notable dans l'histoire de l'humanisme au XV^e siècle.

Située dans un cadre antique, malgré quelques anachronismes, la pièce se joue entre courtisanes, amants, entremetteuses et serviteurs

1. Ajouter aux manuscrits de Secundus : Mantoue 125, § 11 (XIV^e-XV^e siècles). Cf. Gio. Benelli et A. Mainardi, *Giornale delle biblioteche*, IV (1870), 112.

complaisants. On y retrouve les lieux communs traditionnels sur les femmes, l'amour, l'argent, les plaisirs de la table et les autres. Je suis frappé de voir combien le souci de l'hygiène corporelle a pris de place : *mundae et nitidae sumus*, répètent ces dames. L'intrigue, comme il arrive toujours dans ce genre de pièces, est assez compliquée : ce sont quiproquos traditionnels, malentendus, manœuvres manquées, le tout sans véritable ressort dramatique. Mais là n'est pas l'intérêt des 812 vers que comprend la pièce. Le mérite en est avant tout dans une certaine aisance de l'expression, dans la reprise de thèmes et de développements anciens, dans l'imitation, pour ne pas dire le démarquage, de Plaute et de Térence. Toutefois, à l'encontre des comiques latins, l'auteur n'a utilisé qu'un seul mètre, le sénaire iambique. L'érudition latine de Piccolomini, pourtant étendue, n'allait peut-être pas jusqu'à lui permettre d'user de mètres plus compliqués. Au fait, notre auteur ne paraît pas avoir été grand métricien, et le nombre de vers faux que contient la *Chrysis* est relativement grand.

L'édition d'A. Boutemy a été faite avec le plus grand soin, et la présentation en est excellente. On se demande, toutefois, s'il y avait lieu d'introduire une division en actes que ne porte pas l'original (le cinquième acte n'a pas cent vers !). Quatorze pages de préface, écrites avec aisance, nous apprennent l'essentiel de ce qu'on doit savoir pour entreprendre la lecture de la pièce. Toutefois l'éditeur se contente d'exciter notre curiosité quand il fait savoir qu'il publiera dans un article séparé la référence aux passages parallèles des anciens. Le point de vue d'A. Boutemy se défend : moins une édition a de pages liminaires, moins elle a de chances de vieillir ; cela est d'autant plus vrai qu'il s'agit ici d'une publication rentrant dans le cadre d'une collection, qui ne comporte même pas de traduction. Mais la raison que l'auteur avance est-elle juste? A. Boutemy espère-t-il vraiment que son édition servira de texte de base pour une explication (« für Schulgebrauch » comme il dit)? Je lui signale, en tout cas, l'intérêt qu'il y aurait à ne pas négliger, dans cette future étude, les rapprochements qui s'imposent avec la littérature latine médiévale, et notamment la littérature comique : développements communs, imitation de certains procédés de style, voire parenté dans l'expression.

Du fait que le manuscrit de Prague est très voisin en date de la composition originale, le texte de la *Chrysis* est assez bien conservé et son établissement ne présente que peu de difficultés insurmontables. L'apparat critique est clair ; mais sa rédaction appelle une remarque que j'adresse peut-être moins à A. Boutemy qu'aux jeunes philologues belges chez qui je remarque une tendance à rédiger les apparats critiques d'une manière inutilement longue. Je prendrai comme exemple

trois éléments consécutifs de l'apparat de la *Chrysis* || 624 Isdem *corr.* : Hisdem *cod.* || 626 subblandiar *corr.* : sublandiar *cod.* || 640 flagito *corr.* : flagitto *cod.* || Il eût été beaucoup plus simple, et aussi plus conforme aux règles et à l'esprit qui les anime, d'écrire || 624 Hisdem || 626 sublandiar || 640 flagitto ||. Le lecteur comprendra que les variantes notées, purement orthographiques, sont celles du manuscrit ; du reste, comme il ne s'agit ici que d'orthographe, le mot de *correction* (d'autres disent même *conjecture*) paraît un peu gros. Au fait, dans une tradition à un seul manuscrit, encore proche de l'auteur, y a-t-il lieu de modifier l'orthographe? Que le vers soit apparemment faux, nous savons que l'auteur de la *Chrysis* n'en est pas à cela près.

Je n'oublie pas tout ce que nous devons aux savants belges dans l'ordre de la technique des éditions et notamment touchant le problème de la rédaction des apparats critiques. Et c'est précisément parce que nos voisins ont attaché de l'importance aux règles de pure forme, qui sont d'autant plus impératives qu'elles sont moins nécessaires, que je signale aux débutants la tendance qu'ils ont à ne pas être sobres dans la rédaction de leurs apparats critiques.

Cela n'enlève, du reste, rien à la valeur de l'édition de la *Chrysis*, qui est de tout point excellente. Je n'ai plus qu'à souhaiter bonne chance et heureuse vie à la nouvelle Collection Latomus. Puisse A. Boutemy, lui aussi, être promptement rendu à ses études et poursuivre la carrière qu'il a si brillamment commencée !

A. DAIN.

Hugo de Sancto Victore, Didascalicon de Studio Legendi, a critical text by Ch. H. BUTTIMER : Studies in Medieval and Renaissance Latin, vol. X, Washington, 1939, in-8°, LII-160 pages.

Pour qui veut connaître l'état des études au milieu du moyen âge, il n'est aucun ouvrage qui puisse présenter autant d'intérêt que le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor. Pratiquement, on lit encore ce texte dans la *Patrologie* de Migne, qui laisse beaucoup à désirer. L'édition de Ch. H. Buttimer sera donc la bienvenue.

Ce volume fait partie de la série médiévale des collections d'études anciennes de l'Université catholique de Washington. On se plaira à marquer de nouveau les progrès de ces collections. Les premiers travaux, tant dans la série patristique que dans la série médiévale, avaient le plus souvent un objet limité, consistant souvent en recherches particulières de vocabulaire ou de syntaxe. Un compte-rendu de l'an dernier (*R. É. L.*, t. XVII, p. 226) marquait ici même les progrès de méthode relevés dans les thèses de ce genre récemment publiées par l'Uni-

versité de Washington. L'ouvrage de Buttimer atteint une sphère plus élevée et montre qu'on peut attendre beaucoup, dans l'avenir, des travaux américains, même dans l'ordre des éditions critiques.

L'introduction de l'ouvrage est en majeure partie consacrée à l'étude des manuscrits du *Didascalicon* et à l'inventaire des anciennes éditions imprimées. La tradition manuscrite du traité ne comprend pas moins de soixante-dix-neuf témoins, dont une proportion notable remonte au XII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque même d'Hugues de Saint-Victor, qui mourut en 1140. Trente manuscrits ont été utilisés pour l'édition.

L'auteur propose un classement de ces trente manuscrits. Un travail de ce genre ne peut être ugé exactement que si le critique recommence lui-même toute l'étude. Avec les documents forcément restreints que propose une préface d'édition, il est pratiquement impossible de refaire ce travail et partant d'exprimer un jugement certain. Je note simplement que la méthode de classement employée par Buttimer, qui consiste à montrer la parenté ou l'opposition des rameaux de la tradition en mettant en colonnes parallèles les leçons de deux séries de manuscrits, aboutit fatalement à un classement bifide. De fait, le stemma proposé par Buttimer range les manuscrits du *Didascalicon* en deux familles, α et β, cette dernière divisée elle-même en deux faisceaux, γ et δ. Je ne veux pas dire, du reste, que le classement proposé ne soit pas exact.

L'édition proprement dite est fort bien présentée : on regrettera simplement qu'il n'y ait pas de majuscules au début des phrases. Les citations sont imprimées en caractères espacés, facilement reconnaissables. L'annotation comporte deux étages : le premier présente les références aux textes cités ; au-dessous figure l'apparat critique proprement dit. Des tables bien faites rendent l'ouvrage facilement utilisable. On se félicitera de posséder désormais une édition critique du *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor, et d'y trouver non seulement un établissement correct du texte, mais des renseignements fort utiles sur l'état que présentaient, à cette date du moyen âge, les diverses œuvres anciennes auxquelles l'humaniste du XII^e siècle a fait de si nombreux emprunts.

A. DAIN.

Ouvrages scolaires.

R. FLACELIÈRE et P. WUILLEUMIER, *Textes anciens*, Classe de quatrième B, 2^e année des É. P. S. et C. C. : Paris, Hachette, 1939, 249 pages.

Au volume de *Textes anciens* destiné à la classe de cinquième et paru l'an dernier, celui-ci, dédié à la classe de quatrième, fait suite. Même